

Le Prix Nobel de littérature

Mario Vargas Llosa, l'éternel révolté

KRISTINE VANDEN BERGHE,
kristine.vandenberghes@fundp.ac.be



‘Nobélisé’ en octobre dernier, **Mario Vargas Llosa** (1936) est le sixième écrivain hispano-américain à gagner le Prix Nobel de littérature après, respectivement, Gabriela Mistral, Miguel Ángel Asturias, Pablo Neruda, Gabriel García

Márquez et Octavio Paz. Dans le communiqué de presse publié à cette occasion, le comité suédois a expliqué avoir choisi Vargas Llosa « pour sa cartographie des structures du pouvoir et ses images aiguës de la résistance de l’individu, de sa révolte et de son échec ». Il est vrai que, pendant toute sa vie et aussi bien sur le plan privé que public, l’écrivain s’est révolté contre des structures qui lui paraissaient injustes, des idées préconçues, des personnes qu’il considère malhonnêtes et des systèmes non démocratiques.

Dès le début de sa carrière en 1959, Vargas Llosa contribue à donner forme à ce qu’on baptisera par la suite le ‘nouveau roman hispano-américain’. Le projet des ‘nouveaux romanciers’ – qui a très peu à voir avec celui du ‘nouveau roman’ français – consiste à mettre à jour la fiction narrative hispano-américaine en s’inspirant entre autres de Proust, Céline, Faulkner, ou encore Joyce. Carlos Fuentes, Julio Cortázar, Gabriel García Márquez, José Donoso et, bien sûr, Mario Vargas Llosa, pratiquent des genres très différents, allant du fantastique et du réalisme magique au roman historique ou existentiel.

Cependant, si les histoires de la littérature les évoquent ensemble, c'est parce que leur œuvre partage un nombre important de traits de style, très novateurs par rapport à la tradition dans laquelle ils s'inscrivent. Ainsi ils refusent de traiter le temps du récit de manière linéaire, multiplient les perspectives et les voix narratives, recourent abondamment aux jeux de mots et néologismes, et compliquent la langue dans l'espoir de démasquer l'hypocrisie de leurs sociétés respectives, mexicaine, argentine, colombienne, chilienne et péruvienne. Ceci provoque une révolution dans la tradition du roman hispano-américain dominante jusqu'à la moitié du vingtième siècle, dans la mesure où l'objectif principal de celui-ci était souvent externe au texte : aspirant à documenter une situation, à décrire un peuple ou un paysage, à dénoncer des injustices, l'écrivain avait eu jusqu'alors tendance à négliger l'aspect formel de la littérature. Dans sa jeunesse, Vargas Llosa se rebella explicitement contre ses collègues aînés, dont il qualifia les romans de 'primitifs'. Selon lui, il fallait les oublier au plus vite en faveur du 'roman de création' de la nouvelle génération, dont il est rapidement devenu l'une des figures de proue.

La révolte proprement littéraire et formelle de l'auteur contre ses aînés en littérature va de pair avec une dénonciation des maux qui affectent son pays, le Pérou. *La Ville et les Chiens* (1963), le roman qui le rend célèbre, a pour décor l'Académie militaire Leoncio Prado de Lima, qu'il avait fréquentée au début des années 1950. Dans ce tableau de la vie menée par les cadets – les 'chiens' auxquels il est fait allusion dans le titre –, Vargas Llosa met en contraste l'oppression de la discipline et les brimades subies par les jeunes gens, contraste qui implique un réquisitoire contre l'autoritarisme cruel d'une académie militaire sinistre. Différents traits de styles expérimentaux, qui caractériseront ses écrits postérieurs, sont déjà présents dans ce roman. Ainsi, l'histoire est racontée tantôt à la première personne, tantôt à la troisième, sans que l'identité du narrateur ne soit toujours clairement précisée. Dans *La maison verte* (1966), l'auteur évoque la vie d'un bordel dans un patelin perdu de la lointaine forêt péruvienne. Foisonnante de personnages et d'aventures, l'histoire de cette 'maison' permet de tracer la cartographie de l'Amazonie des origines jusqu'à l'époque contemporaine. Ici encore, Vargas Llosa innove : le récit est construit sur des flash-backs, mais le livre entier est écrit au présent et aucun découpage temporel ne permet au lecteur de remarquer qu'il vient de faire un bond de cinq ans en arrière. Pour être compris, les premiers romans de l'écrivain exigent donc une très grande attention de la part des lecteurs,

tant ils sont complexes et difficiles d'accès. Le chevauchement temporel est également à l'œuvre dans *Conversation dans la cathédrale* (1969), roman qui évoque des assassinats, des élections truquées, ou encore la répression sociale menée par les cercles dirigeants péruviens, profondément dépravés pendant la dictature du général Manuel A. Odria. Ainsi, l'auteur s'insurge sans cesse contre des pratiques malhonnêtes et courantes qui entravent le progrès social, politique et économique de son pays.

Cette révolte contre l'élite au pouvoir, rongée par la corruption, cette rébellion contre les pratiques autoritaires de l'école, de l'armée et de la politique, que Vargas Llosa partage avec ses collègues écrivains du nouveau roman hispano-américain, le rapprochent de la gauche, du socialisme et, après 1958, de Fidel Castro dont il devient l'un des compagnons de route les plus connus. Mais 1971 sonne le glas de cette lune de miel. C'est l'année du 'cas Padilla', du nom d'un écrivain cubain censuré à qui le régime impose une autocritique dans la pire tradition stalinienne. L'affaire est interprétée par Vargas Llosa comme la preuve manifeste que, même à Cuba, il est impossible de concilier le respect de la liberté individuelle et le projet d'une société plus juste. L'écrivain cosigne alors une lettre adressée à Castro dans laquelle de nombreux intellectuels – Sartre, de Beauvoir, Duras, entre autres – font part de leur inquiétude de voir la révolution cubaine limiter la liberté d'expression qu'ils avaient vue comme une spécificité castriste face à d'autres régimes communistes. C'est là un des moments clé de la rupture définitive entre Vargas Llosa et les régimes communistes et socialistes. D'aucuns attribuent d'ailleurs son fameux conflit avec Gabriel García Márquez, à qui il avait dédié une longue étude pleine d'admiration, à ce virement de bord. Le Nobel colombien continuait en effet à défendre le projet cubain et ne manquait pas une occasion de se faire photographier avec Fidel Castro. D'autres réduisent le conflit entre les deux amis intimes – García Márquez est le parrain d'un des fils de Vargas Llosa – à une question de femme : la gifle que Vargas Llosa donna à García Márquez dans un cinéma mexicain en 1976 s'expliquerait par le fait que ce dernier aurait consolé de façon quelque peu trop enthousiaste l'épouse de Vargas Llosa, Patricia Llosa (sa cousine), quand celui-ci était en train de courir après une hôtesse de l'air suédoise.

Ce ne serait pas la première fois qu'une affaire de femmes mettrait l'auteur dans l'embarras. Une expérience antérieure constitue le thème d'un de ses livres les plus fameux : *La tante Julia et le scribouillard* (1977). Basé sur un

pacte générique ambigu, fait d'un mélange de vérité et de fiction, d'autobiographie et de fabulation romanesque, ce roman raconte les péripéties de son premier mariage, avec sa tante Julia. Le portrait qu'il dresse de lui-même dans ce roman est celui d'un rebelle tous azimuts. Marito, le héros autofictionnel du roman, double de Vargas Llosa, désobéit à la norme sociale de la bonne société péruvienne en décidant de devenir écrivain dans un pays qui voue à la faim et à l'anonymat ceux qui se consacrent à la littérature. La décision l'oppose également à son père, homme dur qui rêve de le voir avocat, métier respectable et garant d'une bonne situation sociale. Mais il brave sa famille tout entière quand il décide d'épouser la sœur d'un de ses oncles. Varguitas, étudiant et apprenti-écrivain de dix-neuf ans, ne renoncera pas à son projet d'épouser sa tante, bolivienne, divorcée et de dix ans son aînée. Le récit, dans la meilleure tradition du roman d'aventures, raconte les péripéties de la cour qu'il fit à Julia, de son mariage à moitié illégal (il n'a pas l'âge...) et inclut des détails de sa vie privée qui pourraient faire rougir les lecteurs les plus susceptibles. Mais c'est surtout Julia Urquidi, de qui Vargas Llosa divorcera après huit ans de mariage, qui s'insurge contre ce qu'elle considère comme une indiscretion et des mensonges de son ex-mari. Elle publiera sa propre version des faits dans un texte intitulé *Lo que Varguitas no dijo* (1983), *Ce que le petit Vargas n'a pas dit...*

Par son côté burlesque, *La tante Julia et le scribouillard* se situe dans la continuation d'un autre roman, publié quatre ans plus tôt : *Pantaleón et les visiteuses* (1973). Le capitaine Pantaleón Pantoja n'a qu'une seule religion : l'efficacité de l'institution militaire. Il met tous ses efforts au service d'une mission dont le chargent ses supérieurs, et qui consiste à 'pacifier' sexuellement les troupes isolées de l'Amazonie péruvienne. Assidu, son travail lui permet de monter rapidement le s.v.g.p.f.a. (service de visiteuses pour garnisons, postes frontières et assimilés), une florissante affaire qui a tous les attributs nécessaires – de l'hymne jusqu'au drapeau – pour devenir une véritable institution nationale. Pantaleón, homme sage et fidèle à sa femme, est promu au rang de plus puissant proxénète du Pérou, une promotion qui se révélera dramatique. Le roman, qui ridiculise les structures militaires, est publié à une époque où dans de nombreux pays hispano-américains se succèdent des coups d'État qui portent les militaires au pouvoir. L'année de sa publication, 1973, est aussi celle du coup d'État de Pinochet au Chili, et il n'est pas étonnant d'apprendre que celui-ci censurera ce livre qui se moque de la stupidité des armées.

Pantaleón et *La tante* marquent une rupture de style dans l'œuvre de l'auteur : Vargas Llosa abandonne les complications formelles extrêmes et tente de renouer le contact avec un public plus vaste. Il avait en effet perdu une partie de son lectorat potentiel à cause du niveau de compétences de lecture exigées par ses textes compliqués. La simplification de la forme s'accompagne d'une diversification des thématiques. Bien que l'auteur continue à tracer la cartographie de la société péruvienne, il s'ouvre aussi à d'autres horizons. En 1981 il publie un roman magnifique, *La guerre de la fin du monde*, sur un épisode de l'histoire brésilienne. Un soulèvement messianique des paysans du Nord-Est contre la République, vers la fin du dix-neuvième siècle, lui sert de point de départ pour peindre une large fresque aventureuse et pour dénoncer, en même temps, les fanatismes, qu'ils soient religieux, politiques ou autres. À son tour, *La fête du bouc* (2000), roman évoquant les séquelles de la dictature de Trujillo, en République Dominicaine, fera le procès des autoritarismes et des populismes latino-américains. Entre les deux livres, il publiera une série de textes – entre autres deux romans érotiques et quelques récits plus brefs – dont certains seront moins ambitieux et aussi moins réussis.

Mais quel que soit leur thème, genre, style ou envergure, les histoires de Vargas Llosa se préparent invariablement à base d'ingrédients que l'écrivain considère indispensables dans la recette d'une histoire réussie : suspense, amour ou sexe, violence. Ce sont là les composants qu'il souligne chez les écrivains qu'il admire le plus : Alexandre Dumas, Gustave Flaubert, Victor Hugo... À ces derniers, il consacrera deux longs essais : *L'orgie perpétuelle : Flaubert et Madame Bovary* (1975) et *La tentation de l'impossible* (2004), sur *Les misérables*. Le génie de Vargas Llosa est en effet loin d'être exclusivement inné. Il a, au contraire, une très solide formation littéraire. En témoignant d'autres livres qu'il a consacrés à la littérature (parmi lesquels une petite introduction aux principes techniques qui ont été les marques de style d'une bonne partie de son oeuvre) et le fait qu'il donne régulièrement des cours dans les universités les plus renommées. C'est d'ailleurs alors qu'il donnait un cours sur Borges à l'Université de Princeton à New-York que l'auteur d'*Un demi-siècle avec Borges* (2004) a appris qu'il recevait le Nobel.

Cet écrivain infatigable, qui se lève chaque jour à la même heure et qui s'impose une discipline de travail stricte, trouve encore le temps de se consacrer à sa deuxième passion, la politique. Entre 1971, date clé dans le processus de distanciation par rapport au communisme, et le début des années 1990, il a radicalement changé de camp politique. Au fil du temps et de ses lectures

– de Karl Popper, Friedrich Hayek et Isaiah Berlin essentiellement – ses convictions libérales se sont consolidées et radicalisées. De plus en plus, Vargas Llosa associe le futur qu’il souhaite pour le Pérou et les autres pays du continent avec l’initiative privée, la liberté des individus, la diminution du rôle de l’Etat qu’il accuse d’être corrompu et d’hypothéquer lourdement l’avenir des peuples latino-américains. On peut suivre cette évolution de ses convictions dans ses récits, qui incluent souvent un message politique implicite. Mais la littérature ne suffit pas pour autant à assouvir sa passion politique. Aussi, en 1990, il se porte candidat à l’élection présidentielle péruvienne. Tout porte à croire qu’il remportera la victoire et qu’il deviendra président. Cependant, c’est son opposant inconnu d’origine japonaise, ‘el chino’, Alberto Fujimori, qui sera élu au second tour. Cette défaite fournira à Vargas Llosa une nouvelle occasion de plaindre son continent où, à son grand regret, les présidents populistes continuent à remporter l’adhésion de la majorité des électeurs. Avec les Chávez, Correa ou Morales d’aujourd’hui, les maux sociaux, politiques et économiques de la région ne font que se perpétuer, dit-il. Ses idées et convictions, il les défendra avec verve dans la presse et dans un livre autobiographique, *Le poisson dans l’eau* (1993). De son détour par la politique, qu’il commente dans ce même livre, ses fans se diront heureux qu’il soit terminé : « sa défaite électorale est une victoire pour la littérature, son échec en tant qu’homme politique nous a rendu un écrivain ».

Après cet épisode, profondément déçu par son pays, l’auteur demandera la nationalité espagnole et s’installera définitivement à Madrid. Depuis lors, il a la double nationalité, espagnole et péruvienne, mais il a également une résidence à Londres et voyage constamment dans le monde entier. À 74 ans, Mario Vargas Llosa, qui a remporté tous les prix importants, qui est titulaire de quarante doctorats Honoris Causa – dont celui de la KUL en 2003 –, ne se relâche pas. En novembre dernier, il publia son nouveau roman, *Le rêve du Celte*, sur le Congo belge. L’histoire suit Roger Casement, consul britannique qui dénonça le traitement des Africains au Congo belge et des Putumayo au Pérou. Confronté au colonialisme, ce personnage historique se découvre une vocation anti-impérialiste. Après avoir renoncé à sa charge et s’être engagé du côté des républicains irlandais, il sera exécuté pour trahison en 1916.

Si Vargas Llosa ne fait pas l’unanimité, ce n’est pas tant son œuvre littéraire qui est mise en cause, mais bien ses idées politiques. Certains l’accusent d’avoir viré de bord et de défendre des causes qui défavorisent les pauvres et

ne profitent qu'aux riches. Ses détracteurs ne comprennent pas qu'un homme comme lui puisse défendre des personnes telles que Berlusconi, dont il élogie le « talent politique exceptionnel » ou Bush, qu'il a appuyé lors de l'invasion de l'Irak. Dans ce sens, le choix du comité Nobel, qui avait l'habitude de primer des écrivains avec un fort profil de gauche, surtout en Amérique latine, a de quoi surprendre. Mais plus que ses choix politiques concrets, ce qui a gagné la sympathie des juges est peut-être la défense sans failles de la liberté des individus face aux systèmes qui la limitent. Et ce qui suscitera l'admiration avant tout, c'est que Mario Vargas Llosa a continué à défendre ses idées en dépit des jugements sévères qu'elles lui ont coûtés dans le monde entier et surtout dans sa région d'origine, parmi ses collègues écrivains et intellectuels.

